

Le secret de la ricotta

ROBERTO ALAJMO

Il faut bien faire quelques recherches pour pouvoir répondre à ceux qui soutiennent que l'Europe n'existe pas. Il faut répondre aux critiques de ceux qui affirment qu'il n'y a pas de véritable unité culturelle, que l'édifice s'écroulerait, n'étaient les accords commerciaux et juridiques. Il faut bien faire comprendre au reste du monde que l'Europe n'est pas un vieil animal qui traîne son passé, dans l'incapacité de faire un pas vers l'avenir. Qu'il existe réellement un archétype de citoyen européen.

Il est possible que, pour arriver à ce constat, il soit nécessaire d'utiliser des instruments plus modernes et plus sophistiqués que ceux connus jusqu'à présent. Les bavardages sociologiques ne sont plus à l'ordre du jour.

Il faut un instrument d'une technologie sophistiquée pour situer le point d'abordage de l'Europe dans le futur, au moyen de données scientifiques irréfutables. Ce qui s'impose, c'est un satellite.

Un satellite voit les choses différemment, de manière objective. Il est en dehors des problèmes quotidiens, il se déplace à un niveau supérieur et pas seulement du point de vue de l'altimètre. Imaginons un satellite qui aurait la tâche d'établir la cartographie de l'état de l'Union. Un satellite en position orbitale à moyenne ou basse altitude avec un programme de contrôle selon un protocole précis de *Handover*. Un protocole de *Handover*, dans tous les sens du terme. Mais ne nous perdons pas dans des détails techniques : ce qu'il faut, c'est un satellite qui, en silence, étudie le citoyen européen pour comprendre et comprendre encore ses caractéristiques originales, afin de définir le dénominateur commun de la population du continent. Imaginons que les scientifiques positionnent le satellite de façon à tenir sous contrôle, de manière constante, la vie d'une seule personne de chaque État membre. Une sorte de *Big Brother* bienveillant. Pour que les résultats de l'enquête ne soient pas faussés, nous devons imaginer que le citoyen épié n'est pas conscient de l'être. Imaginons ! Nous sommes dans un exercice littéraire : le droit de réserve visant à protéger la vie privée n'existera pas. Bien entendu, le satellite devra se conformer à quelques principes fondamentaux : ne jamais violer l'intimité de la salle de bains ni celle de la chambre à coucher. Pour tout le reste, son rôle sera de suivre

le citoyen échantillon dans tous les instants de sa journée, sans jamais le lâcher, pour savoir ce qu'il mange, ce qu'il regarde à la télévision, le travail qu'il fait, ce qu'il achète, et surtout s'il respecte les normes européennes. En bref : voir qu'il s'agit bien d'un citoyen européen. Le satellite en question devra être extrêmement puissant, capable d'écouter les conversations susurrées, d'agrandir les images afin de percevoir les différentes nuances d'expression d'un visage à une distance de centaines et centaines de kilomètres. Il sera suffisamment sophistiqué pour que son œil traverse les murs des maisons. On dira qu'une telle technologie n'existe pas. Elle n'existe pas encore : nous sommes en train de faire une expérience et pour en valider la portée, l'intérêt, nous devons faire preuve de fantaisie, et imaginer les meilleurs satellites possibles.

Imaginons que le choix pour l'Italie se soit porté, selon des critères totalement insondables, sur un certain monsieur Pino, éleveur de profession. Pour être précis, les informations préliminaires recueillies par l'ordinateur de l'espace précisent que monsieur Pino possède une petite ferme agroalimentaire ultramoderne, qu'il est producteur de la meilleure ricotta de la Sicile occidentale et d'une large gamme de produits lactés de qualité.

Monsieur Pino est issu d'une famille de tradition rurale : depuis trois générations, son lignage possède des vaches, des moutons et des terres de pâturages. Néanmoins, monsieur Pino a fait des études ; son père est pratiquement analphabète, son grand-père et son arrière grand-père savaient difficilement écrire leur nom. Lui, en revanche, a obtenu le diplôme d'ingénieur agronome. Depuis de nombreuses années, il s'implique dans la modernisation de l'entreprise familiale. Malgré l'hostilité de son père, il s'est affilié à un réseau d'experts et a monté une entreprise d'avant-garde : machines des plus modernes, analyses de marché, site Internet.

Durant la phase de présélection, la nécessité de choisir une personne idéale représentant la tradition tout comme l'innovation se fit ressentir. La Sicile la plus archaïque est celle qui est le plus au fait de l'actualité.

Après des recherches scrupuleuses, monsieur Pino apparaît comme le candidat parfait. Imaginons que, le temps nécessaire pour diriger l'œil et l'oreille du satellite dans la bonne direction, l'expérience commence le premier janvier le plus proche de l'année en cours.

La fiche satellitaire préliminaire précise que monsieur Pino a quarante-cinq ans, qu'il est marié depuis vingt ans avec Antonietta, âgée de quarante-deux ans. Ils ont trois enfants : Antonio étudiant en faculté d'agronomie dans une ville du nord de l'Italie, une fille, Maria, qui va au lycée et un petit Salvo de dix ans qui fréquente l'école primaire. Le père de monsieur Pino, le vieux Nino fait lui aussi partie de ce groupe sous observation. L'exploitation familiale se trouve quelque part dans la province de Palerme sans plus de précisions. Monsieur Pino et sa famille vivent dans une ferme bien réaménagée à quelques dizaines de mètres de la fromagerie où sont fabriqués ricotta et fromages. Un écrin de verts pâturages tout autour.

Ce n'est pas une belle journée qu'enregistre le satellite pour sa première séance de prises de vues. Il a beaucoup plu durant la nuit, et l'eau, en s'accumulant sur une

déformation de la toiture, a provoqué l'effondrement du toit de la fromagerie. Une des premières données recueillies par le satellite est un juron de monsieur Pino devant l'ampleur des dégâts.

Juron mis à part, au premier regard, l'exploitation de monsieur Pino semble être un bijou : les machines commencent à fonctionner très tôt le matin, tout est impeccable, bien agencé, répondant aux normes les plus strictes en matière d'hygiène. Tous les employés mettent gants en latex et bonnet réglementaire, les vaches sont sous contrôle vétérinaire et prennent une douche au moins une fois par jour.

Mais il ne s'agit pas seulement de surveiller monsieur Pino en tant que travailleur. Le but est de savoir si monsieur Pino en tant qu'homme est un authentique citoyen européen. Après le faux pas du juron surpris en direct par le satellite, le sujet de l'étude s'est déplacé : nous sommes maintenant dans le bureau de monsieur Pino qui consulte son courrier électronique. Bon point en sa faveur : le courrier électronique est signe de modernité.

Pendant ce temps-là, Antonietta soupire et crie après ses deux enfants qui se préparent pour partir à l'école. La fille, Maria, est dans la salle de bains depuis trois quarts d'heure. Le petit Salvo, pas très réveillé, vient de se lever. Lorsque la porte de la salle de bains s'ouvre finalement, une adolescente, moyennement jolie, vêtue d'un jean taille basse et d'un haut orné de mots anglais plutôt vulgaires, apparaît. Les statistiques communautaires affirment que les générations de la mère et du grand-père ont peu de connaissance en langues étrangères : une chance pour elle. Selon les informations transmises et analysées en temps réel, Maria correspond parfaitement aux standards européens – son T-shirt aussi.

Le petit Salvo a été obligé de se lever. Dans un premier mouvement, sa mère lui a enlevé couvertures et draps, ensuite, l'oreiller. Contrairement à sa sœur, lui, il ne reste que trois minutes dans la salle de bains, juste le temps de remplacer son pyjama par un uniforme composé d'un jean-chandail. Le centre d'études de Strasbourg certifie que trois minutes sont la durée moyenne nécessaire à chaque citoyen européen âgé de dix ans pour se laver. Parfait.

Antonietta est une de ces femmes en proie à une frénésie d'efficacité qui a abouti à son contraire : elle commence à faire une dizaine de choses sans jamais réussir à en terminer une, bloquant ainsi le déroulement normal des tâches du matin. Elle verse le lait pour le petit mais n'y met pas le chocolat ; enlève la casserole du feu et laisse le gaz allumé ; cire une chaussure de sa fille et oublie de prendre l'autre. Le résultat est que l'aspect de la cuisine familiale est exactement à l'opposé de celui de l'exploitation – tout au moins pendant cette phase horaire. Cela aussi, selon les données, rentre parfaitement dans la moyenne communautaire.

Tout compte fait, la journée se déroule tranquillement. Monsieur Pino travaille, Antonietta aussi. Ils déjeunent ensemble, avec deux des trois enfants et le vieux père. L'après-midi, monsieur Pino retourne à la fromagerie, tandis qu'à la maison, sa femme et ses enfants donnent d'eux une image un peu confuse au satellite, mais somme toute positive : une famille italienne, belle en soi, qui n'en est pas moins européenne. Les enfants ont chacun leur iPod, ils chattent sur MSN, font leurs recherches pour l'école sur Internet. Même Antonietta est moderne, elle échange

quelques petits messages avec son fils aîné qui lui répond une fois sur deux. Exactement comme le prévoit le protocole communautaire pour les rapports mère-fils.

La surveillance satellitaire continue ainsi pendant des jours et des semaines. Un peu lassante, à dire vrai. Les informations sont réconfortantes, oui, mais en deçà des attentes théâtrales : jamais un vacillement, jamais un imprévu. Après un mois, les personnalités sont bien dessinées. Monsieur Pino est un grand travailleur. En comparaison avec ses homologues du nord de l'Europe, il semble, peut-être un peu léger. Mais à la fromagerie, il est toujours le premier arrivé et le dernier parti. Antonietta est une brave femme, quelquefois un peu écervelée, mais elle est le cœur de la famille. Les deux enfants présents dans cette expérience sont emblématiques, chacun à sa façon. Même le vieux père ne déroge pas à la moyenne de sa génération : il se plaint souvent, mais cela ne suscite pas beaucoup de réactions chez les autres membres de la famille.

Tout continue ainsi. L'expérience probatoire semble interminable pour les responsables du projet. Quelque part à Strasbourg, il y a un type avec un casque sur la tête devant un écran qui écoute, observe, prend des notes, surveille le flux régulier des informations que le cerveau électronique n'arrête pas d'élaborer. À la fin de sa journée de travail, cet homme se sent épuisé par le vide qu'il a le devoir de garder sous étroite surveillance. Il lui semble irréel de laisser son fauteuil au collègue qui vient le relever et qui, à son tour, se connecte au satellite en position orbitale stationnaire au-dessus de la ferme de monsieur Pino. Il doit, lui aussi, rester à l'écoute pour les huit longues heures qu'ils sont tenus d'effectuer par contrat.

Les mois passent ; arrive la fin de la période d'enregistrement sans que les experts de l'Union européenne puissent déceler des éléments qui distinguent l'Italie des autres pays. Ceux qui pensaient trouver un Sud arriéré devront changer d'avis. Les renseignements recueillis confirment que cette famille représente un petit noyau de citoyens européens répondant à tous les critères. Tout au moins si, par citoyen européen, on pense à ce mélange particulier entre tradition et innovation, archaïsme et modernité qui font du vieux continent le médiateur idéal entre Occident et Orient, le pont entre des cultures apparemment inconciliables. Autant de considérations utiles au moment de la rédaction du rapport final.

Arrive le 31 décembre, dernier jour. Monsieur Pino travaille. Il entre et sort de la fromagerie, vérifie que tout est en ordre, s'arrête pour goûter la ricotta et déclare :

« Elle est bonne. »

Cela ressemble à un ordre : la voie est libre. On peut commencer la fabrication du produit. Les employés s'activent.

Mais... un instant.

D'un geste de la main, monsieur Pino arrête tout et tout le monde. Il prend un peu de ricotta, la pose sur une assiette et sort de la fromagerie. Le satellite le suit. Monsieur Pino a l'air soucieux. Il se dirige vers la ferme familiale, entre et propose à son père de goûter la ricotta. Nino regarde son fils puis l'assiette. Les deux hommes affichent une fière arrogance. Entre ses dents, Nino marmonne quelque chose comme s'il attendait d'être aimablement sollicité pour cette dégustation. Puis,

finalement, il porte à la bouche un peu de ricotta, et, aussitôt, l'expression de son visage exprime le dégoût :

« Ne me plaît pas – elle est ramollo. »

Cette scène, selon les archives électroniques du satellite, s'était répétée plusieurs fois durant l'année, avec peu de variantes. Monsieur Pino ne devrait plus en être peiné. Pourtant, chaque fois, d'après les relevés satellitaires des sentiments, il se fâche. Même si de l'avis général, intermédiaire et clients, tous lui certifient que sa ricotta semi-industrielle est aussi bonne que celle que sa famille fabriquait de façon artisanale, il n'y a rien à faire : elle ne plaît pas à son père. Ce n'est pas que monsieur Pino espère que son père lui dise que sa ricotta est meilleure. Non. Mais il aimerait que son père la trouve pour le moins aussi savoureuse qu'avant. Il se contenterait d'un verdict de similitude. Non. Or, la sentence est toujours la même :

« Elle est ramollo. »

Monsieur Pino laisse l'assiette dans la cuisine et retourne à la fromagerie. À ses employés, il fait signe de reprendre le cycle de production. Mais il ne peut tromper l'œil inquisiteur du satellite : l'expression de son visage montre des signes évidents de défaite. Au point que, les procédures essentielles accomplies, la ricotta mise en forme dans les récipients prévus – des conteneurs aseptiques en plastique –, monsieur Pino décide brusquement de donner une demi-journée de congé à ses ouvriers. Personne ne proteste, personne ne l'interroge : c'est une de ces bonnes nouvelles qu'il vaut mieux accepter sans poser de question. Il renvoie tout le monde à la maison plus tôt, avec aux lèvres un demi-sourire qui ne réussit pas à cacher la colère qui couve. Le dernier employé parti, monsieur Pino s'enferme dans la fromagerie, portes et fenêtres barricadées, machines arrêtées. De l'intérieur ne parvient plus aucun bruit. Juste le silence d'une activité qui ne connaît pas de pause. À Strasbourg, le technicien chargé de l'enregistrement bouge les manettes pour régler l'image de l'intérieur du bâtiment. La perspective est un peu réduite car le satellite ne réussit à utiliser qu'un petit trou laissé lors des travaux de consolidation du toit après le désastre survenu douze mois plus tôt.

Ce que le satellite enregistre – et à travers le satellite, l'œil de l'opérateur strasbourgeois – est totalement inattendu. Le véritable coup de théâtre d'un enregistrement qui pendant des mois fut invariablement identique. Sans trop de peine, un angle de vue a été ménagé, pratiquement en ligne directe sous le trou où passe l'œil du satellite. Sans même se laver les mains, monsieur Pino commence à traire lui-même, à la main, l'une de ses meilleures vaches. Pour le lait, il utilise n'importe quel seau, puis le verse dans une marmite encore encroûtée des précédents travaux. Sous la marmite, un feu allumé sans aucune précaution risque de s'étendre à tout le bâtiment. Chaque élément de la scène est en contradiction avec toutes les normes d'hygiène. Monsieur Pino prépare la ricotta, il la prépare sans machine d'avant-garde, fait les dosages à la louche selon des méthodes apparemment complètement empiriques. Sur les images satellitaires, il paraît sûr de lui, rapide, le geste nerveux, il ne s'interrompt jamais. Bien sûr, il faut un peu de temps. Mais ce temps monsieur Pino a décidé de le prendre. Lorsque finalement la ricotta est prête, encore chaude, il en met un peu sur une assiette et la porte à son vieux père.

Arrêt de la télécaméra satellitaire.

Maintenant, monsieur Pino est dans sa maison, où la réception est de bien meilleure qualité. Comme c'était le cas quelques heures plus tôt, le père daigne à peine jeter un regard à la ricotta. L'air suffisant, il consent à la goûter. Il la garde un instant entre langue et palais, puis il est le premier à être surpris. Cela se voit sur sa figure. Et il doit l'admettre. Le satellite qui enregistre et traduit tout en temps réel, remarque combien cette concession lui coûte :

« Celle là est bonne. D'où vient-elle ?

— Je l'ai faite.

— Toi ?

— Oui, moi. »

Le satellite met quelques instants pour cadrer l'image en premier plan de monsieur Pino enfin satisfait lorsque son père lui demande :

« À l'ancienne ?

— À l'ancienne.

— L'ingrédient, tu l'as mis ?

— Je l'ai mis.

— Il faut l'ingrédient.

— Je sais.

— Il faut la *grascia*.

— La *grascia*.

— Un peu de *grascia*. Un peu. Mais il en faut. »

Ce qui suit, dans l'enregistrement satellitaire, est un grésillement de lignes qui se stabilise après quelques secondes se transformant définitivement en sable électronique. À Strasbourg, le cerveau électronique s'est figé. Un court-circuit, une donnée incompatible, un virus qui a créé un crash sur le circuit. Le satellite aussi abandonne sa position stationnaire au-dessus de la ferme de monsieur Pino et dérive jusqu'à se perdre dans l'espace. L'enregistrement s'est arrêté quelques heures seulement avant la fin prévue. Tant d'efforts anéantis ! Les données rassemblées seront détruites car inutilisables, par respect, même tardif, de la vie privée.

Après plusieurs semaines d'enquête, les scientifiques trouveront la donnée responsable de cette folie. Le collapsus est arrivé au moment où le système recherchait une traduction fiable pour le mot *grascia*, inconnu depuis longtemps dans tous les états de l'Union. La *grascia* n'est pas prévue : ni dans les règlements, ni dans les dictionnaires. Elle a été radiée, abolie par décret, au nom du contrôle sanitaire sur les aliments.

Et pourtant, il semble que la *grascia* existe encore, quelque part. Elle échappe aux contrôles, se cache dans les endroits les plus invraisemblables. Et surtout – effet collatéral : elle donne du goût au fromage. Mais un satellite artificiel – aussi perfectionné, en liaison avec une banque de données des plus sophistiquées au monde – n'est pas encore capable de suivre.

Traduit de l'italien par Marie-Anne Corbel